5 000 ANS AUJOURD'HUI

Au Pakistan, sur le fleuve Indus, les Mohana continuent de vivre comme il y a cinq mille ans. Repliés sur eux-mêmes, hermétiques au monde, oubliés de leur gouvernement. Et en voie de disparition.

PAR CHRISTIANE RANCÉ
PHOTOS FRANÇOIS-XAVIER PELLETIER

LEURS BATEAUX VIENNENT DE LA NUIT DES TEMPS

Pour transporter ce bois de chauffage, il faudra à ce bateau (un zonaq) deux jours pour descendre le fleuve jusqu'au village à approvisionner. Et presque trois semaines pour le remonter, en halant le bateau à bras d'hommes tandis que les femmes manient les deux lourdes rames installées à l'avant. A la poupe, le pennon, aux couleurs du clan.

NDUS

ÉJA, les carènes lourdes et majestueuses de leurs eaux illustraient les cachets terre cuite retrouvés à henjo-Daro, ville labyrin- que et mystérieuse, dont les structions de briques rou- , parfaites et anonymes, sinent depuis quatre mille q cents ans des damiers cli- ues, des piscines qu'alimen- nt des systèmes rigoureux puits et de canalisations, gouts et d'évacuation. Ville antesque et réfléchie dans moindre détail, mais que irginité de ses murs rend à ais silencieuse sur l'organi- ion sociale de ses habi- ts : nulle décoration, nul el, nul temple, aucun bâti- nt qui se détache, par ses portions, de la symétrie tigineuse des autres. cune tombe qu'un détail, mobilier funéraire particu- distinguerait de l'ensemble. peine quelques statuettes de caire, tête d'homme ou ps de danseuse, pour exci- l'insondable mystère de e civilisation de l'Indus.

AUCUNE ROUTE NE MENE A EUX

A peine, encore, ces hets de terre cuite, où sont vés des buffles, des tigres, éléphants, de fabuleux nicornes » ; et l'effigie de hommes qui continuent ourd'hui de faire glisser sur u traître du fleuve la sil- uette de leurs bateaux, loin rêve minéral originel, que sel, la mousson, le soleil, uisent inexorablement en assière.

Ces hommes, ce sont les hana, « les peuples de u », les fils de l'Indus, qui veulent les descendants de é et perpétuent infaillible- nt, de génération en généra- n, les mêmes coutumes, les mes recettes que leur dicte mémoire vieille de cinq lénaires. On naît Mohana, se marie Mohana, on le te à vie, chacun bien calé s sa caste et sa spécialité. Mohana-pêcheurs, les Shi- i, apprivoisent les hérons drés pour repérer les palla, carpes, les poissons-chats, tortues et le menu fretin lesquels ils fondent, leur t conique, le kulari, à la in. Il y a ceux – les Mirba- – qui transportent les

▶ ▶ ▶

LES SHIKARI NAISSENT ET MEURENT SUR CES BATEAUX

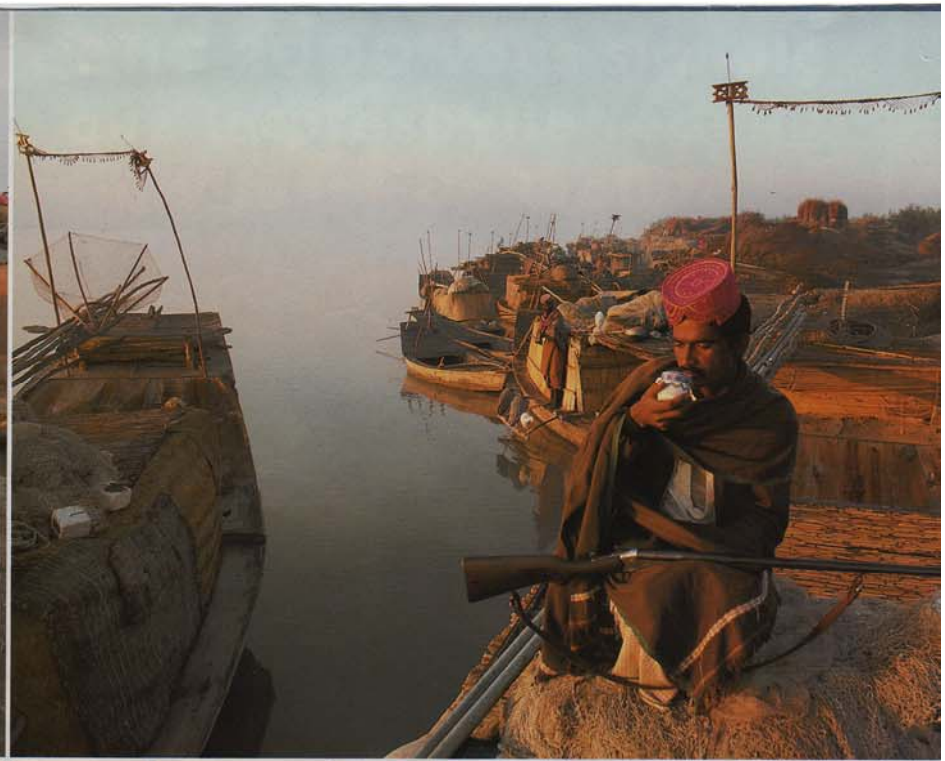
Un perchoir pour les hérons qu'ils apprivoisent : le courant, très fort, oblige les pêcheurs à plonger à coup sûr. Les oiseaux dénoncent, la présence du poisson. Une plate-forme pour se laver, cuisiner les bouillies d'algue, le riz et les racines de nénuphars qui font le quotidien des Mohana-Shikari. Un toit de feuilles de palmes pour se protéger des pluies de la mousson.

▶ ▶ ▶

hommes et le bois, de chauffage ou de construction, les chameaux, les chars à buffles et les bandits, d'une rive à l'autre, d'un barrage à l'autre. Il y a les charpentiers – les Kurnangar – qui construisent les bateaux, sans plan, sans dessin, et pourtant dans une similitude rigoureuse avec les embarcations qui sillonnaient le fleuve, il y a cinq mille ans. Coques taillées dans le teck et le fromager, véritables puzzles de petites pièces chevillées par d'autres pièces de bois, percées, comme il y a cinq mille ans, à la toupie et coiffées d'une cabine aux parois de bambous tressés. Chaque caste a sa forme de bateau : les petits cargos – les dundi – s'arment d'une voile précaire de roseaux liés et, à la poupe, d'une énorme barre pour lutter contre les courants et les tourbillons du fleuve.

Chaque famille forme un miani, village de bateaux, amarré aux rives plates et arides que ne visite aucune route, aucun chemin : les Mohana sont une île humaine sur le fleuve, et le fleuve une oasis dans la steppe aride que dessèche encore le loo, le vent brûlant qui sokuffle du désert du Baloutchistan. Les siècles les ont oubliés. Les hommes les ont spoliés. En construisant des routes, loin du fleuve mais

▶ ▶ ▶



LEURS COMPAGNONS : LES OISEAUX ET L'OPIUM

Sous l'œil impavide des hérons, le Changa Mursa, le chef du clan, fume l'opium (le bhang) tandis que, coiffé du bonnet de prières, un homme assure son tour de guet pour protéger le village des attaques nocturnes des bandits. Le soir, dans la "cabine" unique décorée de vaisselle, de petits miroirs et de carrés de linoléum, et d'une hygiène rigoureuse, les patriarches se réunissent autour d'une pipe d'opium.

LS PÊCHENT AU HÉRON DEPUIS LA PRÉHISTOIRE

Les pêcheurs attachent un héron apprivoisé à un panier d'osier, puis ils s'immergent dans l'eau, la tête cachée sous une vannerie. Lorsque le héron sauvage se pose à côté de l'oiseau domestique, le pêcheur bondit pour le capturer et lui attache les pattes.

PROMENADE FAMILIALE

Deux ou trois fois dans l'année, tous les membres du clan embarquent pour la cueillette des roseaux, des feuilles de palme et des herbes de pan qu'ils tisseront en nattes ou en paniers.

INDUS

▶ ▶ ▶

qui concurrencent le trafic fluvial qu'ils assuraient autrefois : il y a quatre siècles, ils composaient encore une flotte de quatre mille bateaux ; aujourd'hui, ils n'ont plus que douze à treize mille embarcations. Les hommes les ont affamés en érigeant, du Punjab au sud du Sind, sept barrages d'irrigation qui dépeuplent le fleuve de sa faune et interdisent la navigation. Malgré leur grandiose désolation, leur terrible pauvreté, les Mohana sont impitoyablement exploités. Les dacoïts, troupes de hors-la-loi qui vivent en bandes nomades dans l'immensité désertique de la steppe, fondent invariablement sur eux, mitraillettes à la main, violent les femmes, volent les poissons qui sèchent sur les ponts, et les quelques roupies collectées par la vente, sur les marchés, des nattes d'herbes de pan et de deer, et des paniers de feuilles de palme que les Mohana fabriquent. Les Zamindar, seigneurs féodaux, propriétaires des terres et des tronçons du fleuve dont ils sont riverains, les taxent en argent et en nature. Il faut alors, aux fils du fleuve, participer aux travaux agricoles ou à la construction des bâtiments. Les femmes vont servir aux palais, soumises et violées.

Mais ils ne renoncent jamais pour autant à quitter le fleuve. L'Indus fait leur harmonie, leur équilibre. Les Mollahs les obligent à embrasser la religion musulmane ? Ils feignent de se plier, mais continuent d'adorer Khwaja Khizr, le dieu du fleuve Indus, qui fut homme autrefois et dont les reliques dorment dans un mausolée, sur une petite île au large de la ville de Sukkhur. On les exploite ? Ils tirent vengeance de la crainte ancestrale qu'ils inspirent : les Mohana sont des sorciers. Ils connaissent les vertus de toutes les plantes dont les rives du fleuve sont échevelées, l'art du massage et des exorcismes. On vient de loin les consulter, leur acheter les amulettes dont ils ont le secret et qui écartent les démons, ou ces cobras qu'ils dressent habilement. Eux seuls savent traverser les quatre à cinq kilomètres de ce fleuve qui commande la fertilité des terres, déjouer ses tourbillons et le courant qui aspire vers la mort, louvoyer entre ses bancs de limon.

5000 ANS, ET BIENTOT EVANOUIS

Alors, le soir, ils se retrouvent entre eux et fument les pipes d'opium, accroupis sur leurs nattes, agrippés à la coque de leur bateau et aux crosses de leurs vieux fusils. Ils fument et ils chantent des incantations, qu'appuient le sifflet des flûtes et le rythme sourd des dhol, les tambours en terre cuite remplis d'eau. Dans le cliquetis léger des flacons d'huile suspendus aux tentures, ils chantent pour oublier leur imminente disparition, la rareté dramatique du poisson, les morts qu'ils ont ondoyés sept fois avant de les jeter au fleuve, l'âpreté des Zamindars et des dacoïts, le paludisme qui les perfuse de fièvres et les décime. Ils se récitent, eux qui ignorent l'école, de très anciens poèmes, dans leur dialecte dérivé du Sindhi.

Et tandis que le soleil se noie dans les eaux limoneuses du fleuve, il flotte autour d'eux, avec les nuages de moustiques qui sont l'auréole de leur désespoir, l'odeur rance et tenace de la graisse des dauphins dont ils imprègnent leurs coques, et le lourd parfum du musc qui baigne leurs enfants.

Les senteurs de l'oubli. ■

CHRISTIANE RANCÉ